



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 66 (1968), p. 11-35

Serge Sauneron

Villes et légendes d'Égypte (§ XV-XXIV) [avec 2 planches].

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)
9782724711615	<i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i>	Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Kačnik, Bernard Lenthéric
9782724711707	????? ?????????? ??????? ???? ?? ????????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
9782724711462	<i>La tombe et le Sab?l oubliés</i>	Georges Castel, Maha Meebed-Castel, Hamza Abdelaziz Badr
9782724710588	<i>Les inscriptions rupestres du Ouadi Hammamat I</i>	Vincent Morel
9782724711523	<i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i>	Sylvie Marchand (éd.)
9782724711400	<i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i>	Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922	<i>Athribis X</i>	Sandra Lippert

VILLES ET LÉGENDES D'ÉGYPTE ⁽¹⁾

(§ XV-XXIV)

PAR

SERGE SAUNERON

XV. — LE CAMP DE TOETO-PSINAULA DANS LE PANOPOLITE.

On connaît depuis longtemps, par les papyrus d'Aphrodito⁽²⁾ et par quelques autres sources⁽³⁾, un bourg de l'Antaeopolite portant le nom de Toetô (Τοετω, Τοετο). Skeat a exprimé l'idée que ce village ne pouvait être très éloigné de la ville actuelle de Tahta, dont le nom, d'ailleurs, pourrait être une transposition de ce vieux toponyme⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Quatrième série. — Voir *BIFAO* 62, 1964, p. 33-57 (= § I-VI); *BIFAO* 64, 1966, p. 185-191 (= § VII-XI) et *BIFAO* 65, 1967, p. 157-168 et pl. XXIII (§ XII-XIV).

⁽²⁾ Entre autres, *Pap. Maspero* 67212, 3; *P. Masp.* III, p. 206 (= 67287 IV, 10; 67330 II, 10, 14, 23; III, 1) et note p. 31; *P. Lond.* 1460, 137, 141.

⁽³⁾ *P. Grenf.* II, 73, 9; références empruntées à R. RÉMONDON, *Papyrus grecs d'Apollonos Ano*, 1953, p. 148, à propos du document 68 d'Edfou. Également GAUTHIER, *BIFAO* 10, 1912, p. 94-95; SKEAT, *P. Panop. Beatty*, p. xxxvii.

⁽⁴⁾ SKEAT, *op. cit.*, p. xxxvi. — Descriptions anciennes de Tahta : WILKINSON, *Modern Egypt and Thebes*, II, p. 95-96 (mention d'anciens kôms : «Tahta, distinguished from afar by its extensive mounds»); E. DE SALLE, *Pérégrinations en Orient*, II, 1840, p. 46 «la patrie du cheikh Raḥaa»; SCHOELCHER, *L'Égypte en 1845*, p. 297; M.B. GIRARD, *L'Égypte en 1882*, [1884], p. 300; [MARCEL], *Égypte Moderne sous la domination de Méhémet Aly*, par MM. P. et H., 1848, p. 195; GOLÉNISCHEFF, *R.T.* XI, 1889, p. 96-97. Le nom arabe recouvre probablement un ancien

toponyme égyptien *T3-h(w)t-Tiṯ*, «le château de la reine Tiṯ» : GARDINER, *AEO* II, p. 49 * (n° 360 A); YOVOTTE, *Kêmi* XV, 1959, p. 30, n. 1 et p. 33, *Post scriptum*. — On a retrouvé à Tahta quelques pierres inscrites, une, entre autres, qui a beaucoup fait parler d'elle : CAPART, *L'énigme de Tahta*, dans *CdE* XV, 1940, p. 45-50, et GRÉGOIRE, *L'énigme de Tahta*, *ibid.*, p. 119-123. Golénischeff (*op. cit.*) décrit exactement le chemin qui mène au lieu de cette découverte : «Si, en quittant Tahta par la route qui conduit au village d'Ennebis, on longe le *guisr* jusqu'à un petit abreuvoir qui se trouve à une distance d'une quarantaine de pas de la dernière maison de Tahta, et si, aussitôt après avoir dépassé cet abreuvoir, on descend du *guisr* en prenant à droite à travers champs, on arrive, après cinq minutes de marche, à un trou creusé dans le sol, au fond duquel se trouvent, parmi d'autres blocs non écrits, les deux pierres». Capart (*CdE* XV/29, 1940, p. 50) souligne à juste titre combien cette description est proche de celles qu'on trouve dans le «Livre des Perles enfouies».

Non loin de ce village se trouvait un camp romain, occupé au temps où fut écrit le papyrus de Panopolis (fin du III^e siècle) par l'*Ala II Herculia dromedariorum*.

Or ce fort est souvent désigné, dans ce texte, comme celui de «Toëto et Psinabla» (Τοετώ καὶ Ψινάβλα)⁽¹⁾, ou encore celui qui est «près de (περὶ) Toëto et Psinabla»⁽²⁾, ou enfin, en plus court, «de Toëto-Psinabla»⁽³⁾.

On peut en conclure, sans excès d'imagination, que le camp, établi dans la campagne, ou à proximité du désert occidental, était désigné par référence à ces deux points connus, Toëto et Psinabla. Si Toëto a été assimilé à Tahta, ce qui a toutes chances d'être exact, où fut Psinabla?

Jusqu'ici, on n'a rien proposé qui rattache ce nom à un morceau du sol égyptien. Amélineau ne fait que mentionner ce toponyme⁽⁴⁾, pour réfuter une association de Quatremère, qui rapprochait Psinaula et le nom copte ΠΙΝΙΛΛΑΞ⁽⁵⁾. D'autres mentions, ici et là, ont seulement permis de rattacher de façon sûre ce village au Panopolite⁽⁶⁾. Skeat enfin se borne à constater, ce qui est important, que l'association du nom de Psinaula à celui de Toëto implique que ce village devait se trouver à une distance peu considérable de Toëto.

Je pense qu'on peut proposer le rapprochement du nom ancien de Psinabla (var. Psinaula) avec le nom de village actuel de Chandawîl (شندويل)⁽⁷⁾.

Ce village a été étudié par Amélineau, qui propose de voir en lui le «descendant» du village où est né Chenouté, ΧΕΝΑΛΟΛΕΤ «le bois de vigne»⁽⁸⁾. C'est une autre question⁽⁹⁾, que nous n'abordons pas ici.

⁽¹⁾ Pap. A, 169 ; 1, 39 ; 1, 86.

⁽²⁾ 1, 406.

⁽³⁾ 1, 389 ; Skeat remarque (*loc. cit.*, p. 129 [rem. 389]) que dans cette dernière mention, il s'agit peut-être d'une simple omission de la conjonction καί.

⁽⁴⁾ AMÉLINEAU, *Géogr. de l'Eg. à l'époque copte*, p. 311.

⁽⁵⁾ QUATREMÈRE, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, I, p. 491.

⁽⁶⁾ Par ex. BELL, dans *Pap. Brit. Mus.* V, 1917, p. 12.

⁽⁷⁾ Carte du *Survey* au 1 : 50.000, feuille n° 134, vers le milieu de la carte, en bas. J. A. ST. JOHN, dans *Egypt and Nubia, their*

scenery and their people, London [1845], p. 338, nomme cet emplacement *Shendowee* ; c'est de là qu'il est parti, pourvu d'ânes et de guides, pour la visite des couvents Blanc et Rouge. Voir 'ALI PACHA MOUBÂRAK, *Khîṭat*, livre XI, p. 137.

⁽⁸⁾ AMÉLINEAU, *Géogr.*, p. 427-428.

⁽⁹⁾ GAUTHIER, *BIFAO* 10, 1912, p. 93, 23 et p. 119, signale une transcription de Chénalolet dans le Pap. 1460 du Brit. Museum, qui a la forme Σινελολος (cf. BELL, *Greek Pap. in the Brit. Mus.* IV, 1910, p. 406 [l. 101] ; autres mentions *ibid.* n°s 1419, 1421 et 1422, avec des variantes, Σινελολος, Ψινελολος).

Il semble que phonétiquement, Psinabla (Psinaula) et Chandawîl puissent correspondre, sans difficulté, à un même nom. Le *P* initial, qui est un article, conservé encore en grec, a disparu de la forme arabe ; c'est un cas qui n'est pas sans parallèle ; ainsi les formes coptes $\pi\sigma\lambda\mu\eta\rho/\pi\sigma\lambda\mu\epsilon\rho$ ont-elles donné en arabe شَمِير Chamîr ⁽¹⁾. Cela pour expliquer la forme arabe.

Quant à la forme grecque, elle comporte à son début un Ψ , qui comme le montrent l'arabe et quelques cas parallèles, doit rendre *P* + *š*. Déjà Champollion, avant d'avoir commencé à lire les hiéroglyphes, avait remarqué des parallélismes de ce genre en étudiant les toponymes coptes : « La syllabe $\Psi\epsilon\nu$ -, écrit-il ⁽²⁾, a été employée par les Grecs pour transcrire la syllabe $\pi\sigma\epsilon\nu$ - de quelques noms égyptiens de villes. Tel est par exemple celui de $\pi\sigma\epsilon\nu\eta\rho\omega$ village de la Haute Égypte, situé dans le nome d'Oxyrrhynchus, qu'Étienne de Byzance a écrit $\Psi\epsilon\nu\epsilon\rho\sigma$ » ⁽³⁾. De même, on connaît des équivalences, dans des toponymes, de l'égyptien *Pš* *š* *n* «le sable de -», qui se transcrivent $\Psi\alpha$ en grec ⁽⁴⁾ ; cette équivalence $\Psi < P + š$ a été notée ailleurs encore ⁽⁵⁾.

Ces diverses considérations rendent donc très vraisemblable une série de dérivations 1°) égyptien **Pš*-*š*-*n*-(...?) 2°) grec Psinabla (var. Psinaula) 3°) copte * $\pi\sigma\epsilon\nu$ -(...?) 4°) arabe Chandawîl ⁽⁶⁾.

Il y a environ une quinzaine de km. entre l'actuelle Tahta et le village de Chandawîl. Un camp installé à mi-chemin entre ces deux villages aurait pu se réclamer des deux agglomérations. Cela implique, semble-t-il, qu'il n'y ait pas eu, à la même époque, de bourgades plus rapprochées, dans cette zone, d'après lesquelles le camp, aurait pu être plus précisément désigné. Si nous examinons la carte de ce secteur nous constatons en effet que la presque totalité des noms que l'on rencontre entre ces deux points sont de consonance arabe, et pourraient donc correspondre à des établissements relativement récents. Deux seulement font exception, Basuna et Banawîl.

⁽¹⁾ CRUM, dans EVELYN WHITE, *Epiphanius*, I, p. 121. Voir aussi Pseneros/Shinra, plus bas, note (3).

⁽²⁾ CHAMPOLLION, *L'Égypte sous les Pharaons*, I, 1814, p. 55.

⁽³⁾ Ce nom correspond à *Shinra* (Markaz de *Fechn*) : cf. BALL, *Egypt in the classical*

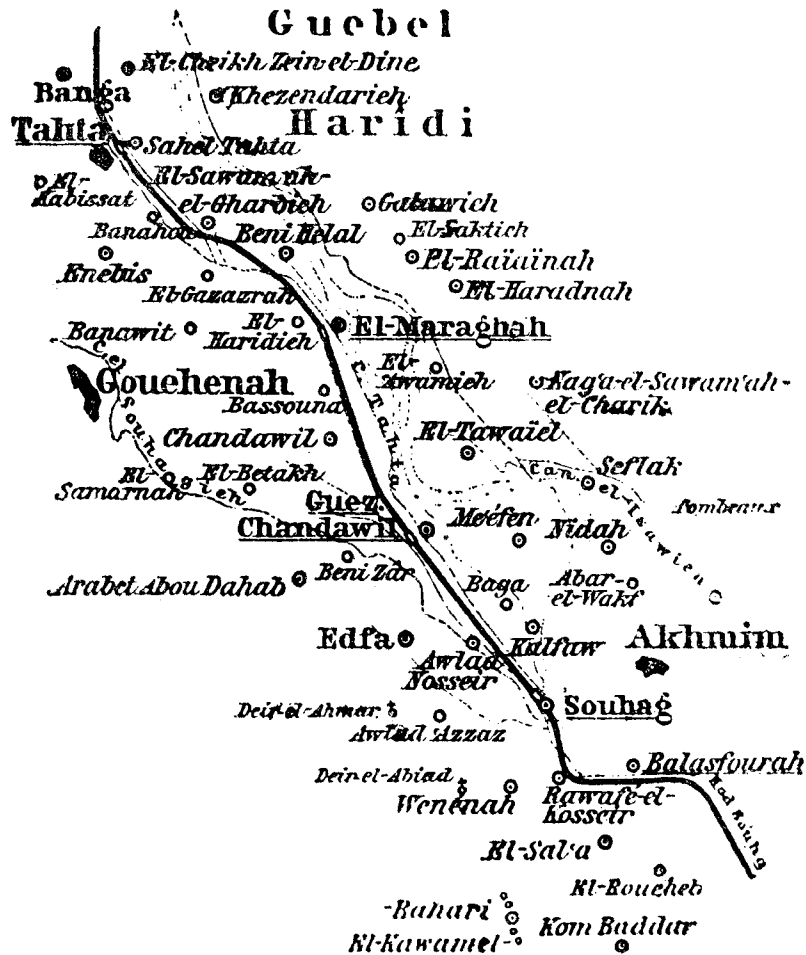
Geographers, p. 174 et carte du *Survey*, 1 : 50.000, feuille n° 113.

⁽⁴⁾ PESTMAN, dans *CdE* XLI/82, p. 316, n. 1.

⁽⁵⁾ Yoyotte, *RdE* 15, 1963, p. 107, n. 3 ; *BIFAO* 55, 1956, p. 135.

⁽⁶⁾ Le *d* interne est épenthétique.

Basuna, situé à un peu plus de 2 km. au nord de Chandawil, est la forme arabisée du grec Psónis (Ψωνίς), et a été rapprochée du copte πσοον et du démotique *Pr-swān* ⁽¹⁾.



Vansleb est passé à proximité de ce village, qu'il nomme *Ibsone*, quand il allait de Banawit à Chandawil. Un papyrus de la collection Michaëlidis, si nous l'interprétons

⁽¹⁾ Bibliographie dans BOYVAL, *BIFAO* 65, 1967, p. 86-87 (4); voir aussi GAUTHIER, *BIFAO* 4, 1905, p. 72-73; AMÉLINEAU, *La Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, p. 585. Sans doute faut-il reconnaître ce nom sous les formes altérées نصون et نصتون de la *Vie arabe* de Chenouté publiée par AMÉLINEAU, *Mém. de la*

Miss. fr., IV, p. 422 (et *Géogr. de l'Égypte à l'époque copte*, p. 269). C'était aussi la patrie du saint apa Pamin; le texte copte de cette *Vie* le décrit comme «un grand village à l'occident de l'eau, dans le nome de Schmin» (AMÉLINEAU, *Monuments* p. 737).

convenablement, laisserait penser que Psônis était alors au bord d'une voie d'eau, et qu'on pouvait y embarquer des produits venus des villages de l'intérieur ⁽¹⁾.

Le second nom ancien, Banawît, pourrait être celui que les textes coptes appellent Pleouit, ΠΛΕΥΙΤ ⁽²⁾; on parle de lui dans la *Vie de Chenouté*, et il apparaît sous des graphies qui varient, parfois ΠΑΝΑΥΙΤ ou encore ΠΗΕΥΕΙΤ; les versions arabes donnent بنيوط ou بنيوط ⁽³⁾.

Ce village a été signalé comme un de ceux où le paganisme subsista avec le plus d'acharnement ⁽⁴⁾. Les deux versions, copte et arabe, de la vie de Chenouté rapportent à son sujet une anecdote intéressante; nous citerons l'une et l'autre, en raison des quelques variantes qui les distinguent.

«Un jour, nous dit le texte copte, se leva notre père, saint apa Schnoudi, pour aller dans le village de Bleuit (ΠΛΕΥΙΤ) et détruire les idoles qui s'y trouvaient. Lorsque les païens l'apprirent, ils creusèrent (un trou) dans le chemin conduisant au village, ils enfouirent des recettes magiques selon leurs livres, voulant l'empêcher de passer dans le chemin. Notre père Schnoudi monta sur son âne et commença de marcher sur le chemin. Mais lorsqu'il approcha de l'endroit où l'on avait enfoui les recettes magiques, l'âne s'arrêta pour creuser du pied, et à l'instant les recettes magiques apparurent. Et mon père parla avec le serviteur : «Prends-les, pour les suspendre à leur cou». Souventes fois le serviteur qui marchait avec lui frappait l'âne, disant «Marche»; mais mon père lui disait : «Laisse-le, car il sait ce qu'il fait». Et il dit au serviteur : «Prends les vases, porte-les à la main jusqu'à ce que nous arrivions au village, afin que nous les suspendions à leur cou». Et lorsqu'il entra dans le village, les païens les virent avec les vases de magie dans les mains du serviteur,

⁽¹⁾ Voir plus bas, p. 17.

⁽²⁾ GAUTHIER, *BIFAO* 4, 1905, p. 77; X, 1912, p. 115. La forme *Banawît* est celle de la carte de *Survey*. C'est celle qu'on trouve dans le *Dictionnaire Géographique* de BOINET (1899), p. 108. La carte publiée dans la première édition du *Guide Bleu* (pl. X-B), je ne sais trop pourquoi, donne une forme *Benâouah* (confusion avec Banahou, qui se trouve un peu au nord? Ce dernier nom a la forme Benâwéh dans l'*Atlas* (feuille 11) de la *Description de l'Égypte*).

⁽³⁾ AMÉLINEAU, *Géogr.*, p. 359-360; GAUTHIER, *BIFAO* 10, 1912, p. 115. — Le village

Benâouet dont il est question dans l'*Atlas Historique Scientifique et Militaire* de l'expédition d'Égypte (1830-1834), pl. 67, et où eut lieu un combat qui s'acheva par un incendie, est à situer ailleurs : il s'agit d'Abnoud (BOINET, p. 25), entre Qift et Qena, où eut lieu un combat entre le général Belliard et les Mecquains, le 8 mars 1799 (C. DE LA JONQUIÈRE, *L'Expédition d'Égypte*, t. III (Paris, s. d.), p. 597-606 [Benout]; J. Christopher HEROLD, *Bonaparte en Égypte*, 1962, p. 312-314).

⁽⁴⁾ RÉMONDON, *L'Égypte et la suprême résistance au christianisme*, *BIFAO* 51, 1952, p. 71.

aussitôt il s'enfuirent et disparurent. Mais mon père pénétra dans l'intérieur du temple, il renversa les idoles les unes sur les autres, il les détruisit» ⁽¹⁾.

Le texte arabe raconte, en substance, la même histoire :

« Un jour mon père alla vers Baniout (بنيوت) pour en détruire les idoles pernicieuses » (....) Lorsqu'il entra dans le village, ils virent qu'il (arrivait) et que les livres qu'ils avaient fait enchanter et enterrer étaient dans les mains du domestique, ils s'enfuirent et se cachèrent. Mon père brisa les idoles les unes contre les autres ; puis mon père alla vers eux, il leur adressa la parole pour sauver leurs âmes ; mais ces maudits damnés voulurent les surprendre, mais le Seigneur donna la force aux pères saints qui les vainquirent et leur frappèrent la tête à coups de pierres, si bien que leur sang coula, puis ils détruisirent leurs temples » ⁽²⁾.

Ces récits, concordants pour l'essentiel, montrent que Banaouît, bien que connu seulement jusqu'ici par des sources relativement récentes, eut encore, au temps de Chenouté, une population païenne rendant un culte à ses dieux dans des temples ; cela serait un indice en faveur de l'ancienneté du village, et de son existence déjà à l'époque pharaonique. Il faudra donc retrouver, un jour, son nom dans les textes hiéroglyphiques.

Pourquoi un camp situé entre Tahta et Chandawîl-Psinabla ne se serait-il pas référé plutôt à l'un de ces noms, en particulier au premier, dont nous savons, de façon sûre, qu'il correspondait à un lieu habité à l'époque où fut écrit le papyrus grec de Panopolis ? Peut-être simplement parce que les autorités administratives dont dépendait ce camp se trouvaient établies dans ces deux cités, tandis que Psônîs simple gîte d'étape ⁽³⁾, ou embarcadère, ne comportait pas de locaux administratifs ?

L'examen attentif des cartes du *Survey* correspondant à cette zone (Haute Égypte, carte au 1 : 50.000, feuilles 133 et 134) ne nous a malheureusement rien révélé, ni dans les toponymes, ni dans les formes visibles au sol, qui puisse nous guider vers le repérage de ce camp ancien. Il n'est pas probable qu'il ait disparu sans laisser de trace. Les lignes droites, si rares dans la nature, doivent être reconnaissables au sol. C'est l'un des cas où ce qu'on appelle « l'archéologie aérienne » pourrait être

⁽¹⁾ AMÉLINEAU, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne aux IV^e et V^e siècles*, MMAF IV, 1888, p. 45-46.

⁽²⁾ AMÉLINEAU, *op. laud.*, p. 385-386.

⁽³⁾ Un papyrus du British Museum (n° 1461, 2) nous montre que Psônîs (Ψωνσι) était un simple ἐπιβουον. GAUTHIER, BIFAO 10,

1912, p. 95. Selon Skeat (*op. laud.*, p. 123, s.n. 260), il s'y trouvait une *monj*, c'est-à-dire une mansion « indicating that these were stages on the cursus publicus, which in the instance had also been chosen as resting places for the Emperor during his progress ».

d'une aide inappréciable ; aux moments où la lumière frissante du petit matin fait ressortir les plus faibles reliefs, ou en fin d'après-midi, un avion survolant lentement la zone qui s'étend entre Tahta et Chandawîl devrait pouvoir repérer, au milieu du damier irrégulier des champs, des levées de terre plus géométriques qui pourraient être les restes du vieux camp de Toëto-Psinabla. Espérons qu'un jour (proche), l'avion pourra, ici comme il le fait déjà dans tant d'autres pays, apporter son aide à l'archéologie ⁽¹⁾.

XVI. — PAKERKÊ DU PANOPOLITE.

Le même texte mentionne, avec Psinabla, un lieu nommé Pakerkê (Πακέρκη) qui sert à désigner la seconde toparchie de la rive gauche du Panopolite : Τοπαρχία Πακέρκη ⁽²⁾.

Associée ainsi à Psinabla, qui est à son tour, comme on l'a vu, peu distante de Toëto (=Tahta), cette toparchie n'est pas la plus méridionale du Panopolite occidental : au sud s'étendait la toparchie de Phénébythis.

L'emplacement de Pakerkê n'est pas fixé pour le moment. Le petit nombre de textes grecs qui l'évoquent ne suffit pas à fournir à son sujet une certitude. Quelques rapprochements, cependant, sont à faire.

Ainsi, le *Pap. Michaelid.* 29, parle d'un homme qui a fait porter du vin au port (ἐπὶ τὸν ὄρμυον) par des gens de Pakerkê (Πακερκεῖτας) ; il n'y trouve pas le bateau sur lequel il comptait, et, pour couper court à tout commentaire malveillant, il demande à son destinataire d'envoyer un bateau à Psônîs.

On pourrait déduire de cela que Psônîs est le port d'où l'on embarquait le vin apporté par les gens de Pakerkê.

Basouna (= Psônîs) est actuellement à 1 km., 5 du Nil, au bord d'un canal. Cela ne laisse rien présumer du cours ancien du Nil ou du canal.

Le voisinage de Pakerkê et de Psônîs ressort du fait que le Nil n'étant jamais bien loin en Egypte, si Psônîs est le port où l'on embarque les produits de Pakerkê, ce village ne peut se trouver que dans une zone à l'ouest de Psônîs, ou à quelques km. vers le nord-ouest ou le sud-ouest. Cela nous ramène donc dans la zone de

⁽¹⁾ Les travaux de Poidebard, de Baradez et Leschi, parmi beaucoup d'autres, sont célèbres. Voir le chapitre de P. CHOMBART DE LAUWE, dans l'ouvrage collectif *La Découverte Aérienne du Monde*, Paris 1948, p. 249-280, et plus récemment, R. CHEVALLIER, *Etudes d'Archéologie Aérienne* (Ecole Pratique des

Hautes Etudes, VI^e section, Centre de Recherches Historiques), Paris 1966.

⁽²⁾ SKEAT, *op. laud.*, p. xxxvii ; autres mentions : *P. Oslo* III, 126,6 et *Pap. Michaelid.* 29,7 (voir plus bas). Egalement GAUTHIER, *BIFAO* 10, 1912, p. 93, [20].

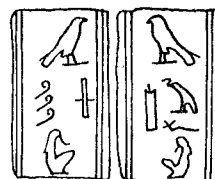
Chandawîl et Basouna, parmi les villages qui se trouvent au sud de l'actuelle Tahta. Il est impossible, au point présent de notre information, de préciser davantage.

On peut cependant rappeler que dans l'*Onomasticon du Ramesseum* on trouve, après Akhmîm, mention d'un lieu qui a été lu, avec un certain doute, *Grgt*, «Gerget(?)» par Gardiner⁽¹⁾. Cette Kerkê pharaonique pourrait être le prototype du village Pakerkê attesté par les papyrus grecs dans la région comprise entre Sohag et Tahta. Si cela peut confirmer l'ancienneté de ce village, dont personne ne doutait d'ailleurs, la forme Kerkê étant bien connue comme étant l'héritière des anciennes «fondations» ou «zones de chasse», *grgt*, égyptiennes⁽²⁾, nous ne sommes pas encore en mesure de préciser sur une carte le point où elle se trouvait jadis; mais la vraisemblance réduit l'incertitude à un secteur de quelques kilomètres autour de l'actuelle Basouna.

XVII. — LE VILLAGE D'EDFA, COMPLÉMENTS.

Depuis l'article que nous avons consacré à Edfa/Itos/Itch dans la première série de ces études⁽³⁾, quelques éléments complémentaires ont été notés, qui méritent d'être signalés.

Le premier est une mention, sur un sarcophage d'Abydos, qui «appartient probablement à l'époque ptolémaïque», de l'avis de celui qui le publie⁽⁴⁾, de deux dieux, face à face, où nous retrouvons, d'un côté l'Horus de Sohag, saurien à tête de faucon, bien connu dans la documentation égyptologique⁽⁵⁾, et l'autre Horus Iounmoutef, l'Horomnéphis des textes grecs d'Edfa. Le voisinage géographique de Sohag et d'Edfa explique la présence de ces deux noms affrontés.



⁽¹⁾ *AEO* II, p. 44 * (n° 355 A), et renvoi à la pl. 2 A, 216, note a de la transcription.

⁽²⁾ Sur ces diverses Kerkê d'Égypte, en particulier celle de Zénon (= *Grgt* de *P. Berlin* 10073, Rt. 2) et le port de Philadelphie, voir Yoyotte, *RdE* 14, 1962, p. 83-89. Une mention du Moyen Empire (*Pap. Reisner* II, 45 (8), éd. K. Simpson) pourrait se rapporter à ce lieu, à moins qu'il ne faille y voir l'ancêtre du nom de Girgêh, qui est plus au sud que la zone qui nous intéresse. Comme les limites du Panopolite et du Thinite passent au nord de Menchiyéh-Ptolémaïs, il ne peut être

question de rapprocher notre Pakerkê de Girgêh. L'association faite, dans le texte de Panopolis, avec Psinaula exclut de la même façon un tel rapprochement.

⁽³⁾ *Villes et légendes d'Égypte*, § V (= *BIFAO* 62, 1964, p. 42-50); depuis lors, voir l'article de BOYVAL, *BIFAO* 63, 1965, p. 37-72.

⁽⁴⁾ PETRIE, *Tombs of the Courtiers*, 1925, pl. XXXIV, 18-19 et p. 20, gauche.

⁽⁵⁾ CHASSINAT, *Khoiak* I, p. 333-337; KEES, *ZÄS* 64, 1929, p. 107 sq.; GARDINER, *AEO* II, p. 45*; Yoyotte, *Annuaire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes*, 5° section, 1965-1966, p. 78.

Le second document, dont nous devons la connaissance à l'amabilité de M. H. de Meulenaere, mentionne, dans une titulature tardive un prêtre attaché à des cultes d'Akhmîm, et qui porte entre autres titres celui de *hm Hr sz 'Ist hry 'Itb* (𓇨 𓇓 𓇓 𓇓 𓇓)⁽¹⁾. Là aussi, le voisinage Itb/Akhmîm confirme que c'est bien des cultes anciens d'Edfa qu'il s'agit.

Enfin M. B. Van de Walle a eu l'amabilité d'attirer notre attention sur le passage suivant de Vansleb, qui mentionne Edfa dans son voyage à Sohag et au Couvent Blanc :

« Après nous y [= à Gezire] estre un peu reposez, dans un maison à Caffé, nous continuâmes nostre route vers le Monastere, laissant le chemin de *Sohaitg*, que nous avions tenu jusqu'alors ; & tournant à droite, vers la Montagne qui est au Couchant de ce Bourg : & ayant passé par *Ifu*, ancienne Ville, appelée en copte 𓂏𓂏𓂏, nous arrivâmes à trois heures après midy, au Monastere, où nous passâmes la nuit »⁽²⁾.

On constate, dans ce texte de Vansleb, une orthographe du nom de ce village, et une identification au copte, qui préfigurent celles qu'on trouvera plus tard chez Amélineau⁽³⁾, qui a confondu Edfa et Edfou.

A ces divers renseignements, il faut joindre la notice qu'Ali Pacha MOUBÂRAK a consacrée au village d'Edfa, dans son grand ouvrage géographique sur l'Egypte⁽⁴⁾. Les renseignements qu'on y trouve portent généralement sur des temps récents (seconde moitié du XIX^e siècle) ; cela ne réduit pas nécessairement leur intérêt ; on verra dans la citation qui suit au moins trois éléments utiles à nos recherches : la mention d'une prononciation Etfa, parallèle à Edfa — ce qui s'explique admirablement par l'étymologie du nom (égyptien Itb, grec Itos) ; la mention de tells, « vestiges d'une ville ancienne » ; celle de fouilles exécutées par Latif Pacha. Il n'est pas jusqu'à la mention de l'élevage des poules qui n'évoque des échos lointains : on se rappellera que les seuls documents jusqu'ici connus comme venant d'Edfa, les ostraca du Musée du Caire transcrits jadis par Guéraud⁽⁵⁾, et récemment publiés par

⁽¹⁾ SPIEGELBERG, dans ZÄS 43, 1906, p. 134.

⁽²⁾ VANSLEB, *Nouvelle relation en forme de journal d'un voyage fait en Egypte en 1672 et 1673*, Paris, Etienne Michallet, 1677, p. 371-372.

⁽³⁾ Voir BIFAO 62, 1964, p. 44. — On verra plus bas qu'Ali Moubâarak met lui-aussi

en garde contre cette confusion.

⁽⁴⁾ ALI PACHA MOUBÂRAK, *الخطط الجديدة لمصر والقاهرة ومدنها وبلادها القديمة والشهيرة* (1305 H.), tome VIII, p. 44. Nous devons la traduction de ce passage à l'amabilité de M. Nabil Rizqallah.

⁽⁵⁾ Voir *Villes et Légendes d'Egypte* I (§ V) dans BIFAO 62, 1964, p. 47-48.

Boyaval⁽¹⁾ concernaient précisément un élevage de poules dans cette petite bourgade. Faut-il croire à une aussi longue tradition maintenue dans l'une des plus humbles activités villageoises ? La question mérite au moins d'être posée.

«Edfa, nous dit donc 'Ali Moubarak, s'écrit avec *hamza* cassé, *dal* muet, *f* et *alef*. On l'appelle aussi Etfa avec un *t* à la place du *d*. C'est un village de la province de Girga (district de Sohag) situé au nord-ouest du district de Sohag et à l'ouest du canal Sohagiya dans le bassin d'El 'Azizât. Il n'a rien à voir avec la ville d'Edfou qui se trouve au fin fond de la Haute-Egypte (Sa'id). Ce village a une certaine ressemblance avec les villes ; on y trouve une mosquée à minaret, d'autres lieux de culte, des notabilités et des intellectuels. Ce village est plein de monticules, vestiges d'une ville ancienne. On a découvert, lors des fouilles entreprises par Latif Pacha dans la partie méridionale du village, une jarre-silo remplie de blé. On suppose que son propriétaire l'avait perdue, ou qu'elle a dû être volée. L'analyse a démontré que cet objet remontait à soixante ans et que le blé n'avait subi aucune avarie. Des graines ont été présentées à feu Sa'id Pacha. Les habitants de ce village ont l'habitude de creuser des silos dans les monticules, et ensuite de les recouvrir par une couche d'environ un mètre de sable. En rouvrant ces silos on trouvait toujours les graines intactes. Les habitants chrétiens de ce village se consacrent surtout à l'élevage des poules. Les basses-cours destinées à cet effet se trouvent dans les régions sèches et arides situées à une demi-heure de marche de la montagne occidentale. Une usine de découpage de pierres est installée dans la partie méridionale du village dans lequel on trouve aussi des palmiers et des arbres. Les habitants du village tirent de l'agriculture le plus important de leurs revenus, car la terre y est bonne et fertile. Le village possède une vieille église et une forte population chrétienne. Les anciens ouvrages donnent le nom de Saint Pakhôme à cette église».

Sans être abondants, on voit que peu à peu les documents relatifs à Edfa, anciens ou récents, s'accumulent ; comme ce fut jadis le cas pour Sakhbou⁽²⁾, et comme ce fut tout récemment le cas pour Dibi⁽³⁾, il suffit parfois d'avoir attiré l'attention sur un village ancien pour qu'en peu d'années les éléments d'un petit dossier historique se trouvent réunis, qui rendent à la vie tel secteur ou tel autre du vieux terroir égyptien. Tirer des études purement philologiques ces noms pharaoniques, grecs, coptes,

⁽¹⁾ BIFAO 63, 1965, p. 37-72 ; spécialement p. 43 « ces textes constituent l'ensemble le plus riche et le plus cohérent que nous possédions sur l'élevage des poulets et ceux qui en faisaient profession ».

⁽²⁾ Kêmi XI, p. 63-72 et BIFAO 55, p. 61-

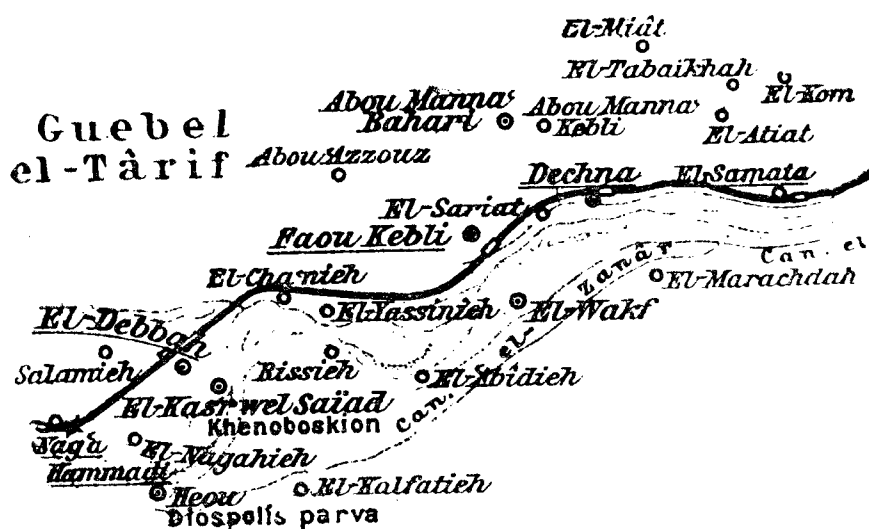
64, complétés par J. MONNET, Kêmi XII, 1952, p. 28-32 et Yoyotte, Kêmi XV, 1959, p. 75-79.

⁽³⁾ BIFAO 65, 1967, p. 160-163, complété, par un article de Yoyotte, à paraître dans BIFAO [cf. ASAE XLII, 1943, p. 394].

arabes, pour les restituer à leur contexte géographique initial, est un des buts de ces *Etudes* ; il n'est pas, à notre sens, de village si petit qui ne mérite que cet effort soit tenté ; si limités que puissent, parfois, être les résultats, ils laissent entrevoir, derrière l'histoire globale d'une civilisation, celle des petites communautés humaines qui en ont été, parfois en toute inconscience, les artisans.

XVIII. — THBAKAT, PRÈS DE TABENÊSÉ.

Le texte copte de la *Vie de Saint Pakhôme*, dans plusieurs de ses recensions, raconte que le grand saint reçut un jour la visite de quelques anachorètes qui habitaient, un peu en amont de Tabenêsé, un village nommé Thbakat (ΘΒΑΚΑΤ) ⁽¹⁾.



Ce nom de lieu n'a pas, à ma connaissance, été identifié jusqu'ici. Quatremère, qui le cite dans ses *Mémoires géographiques* ⁽²⁾, transcrit simplement les indications fournies par les *Vies coptes*, et qui se réduisent à ce que nous en avons exposé plus haut. Amélineau, réduit aux mêmes sources, en déduit logiquement que ce village «devait être situé au sud de Tabennîsi, c'est-à-dire sans doute entre Qenêh et Louqsor», tout en reconnaissant qu'il « n'a pu retrouver aucun nom qui répondît à ce mot,

⁽¹⁾ LEFORT, *Les vies coptes de St. Pachome*, p. 95.

⁽²⁾ *Mémoires géographiques et historiques*, 1811, p. 128.

il est probable, conclut-il, que dès le temps où fut faite la traduction arabe, le nom et le village avaient complètement disparu» ⁽¹⁾.

Ce n'est pas le cas ; comme souvent en Egypte, les toponymes sont plus durables que bien des institutions et bien des régimes. Ce village existe toujours, sous un nom à peine évolué depuis Pakhôme. Il s'appelle maintenant El Tabaïkhah, الطبايحه. On le voit sur la carte du *Survey* au 1 : 25.000, feuille XII-VII-1 SE, à 32° 31' de longitude Est, entre les bourgs de *Naga el Atiat* et de *Naga el Nasara* ; cette carte le nomme Naga el Tabaïkha : نجا الطبايحه ⁽²⁾ ; le *Dictionnaire* de Boinet mentionne, de son côté El Tabaïkha ⁽³⁾, du district de Dechna, moudiriéh de Qéna, habité par 1101 personnes. Enfin la carte publiée dans le *Guide Baedeker* ⁽⁴⁾ signale ce village, à 12 km. à l'est de Faou, et le nomme El-Tabaïkhah.

XIX. — TAFNÎS.

Les diverses versions de l'aventure pakhomienne ont rendu célèbre un site dont le nom, dans les documents coptes, est écrit **ΤΑΒΕΝΗΣΙ**. C'est là que Pakhôme établit, vers 320, la première communauté chrétienne de cénobites, dans « un village situé sur les bords du fleuve ». De là à Phebôou (Faou) la distance n'était pas grande, puisqu'on pouvait, dans la journée, « s'y rendre et en revenir » ⁽⁵⁾.

Pourtant, jusqu'ici, la position de ce couvent n'est pas identifiée avec certitude ; on connaît simplement *la zone* dans laquelle il se trouvait, quelque part en amont de Faou ⁽⁶⁾.

Quant au sens qu'il faut attribuer à ce nom, Tabenêsé, il a été déterminé avec quelque fantaisie. Les diverses traductions proposées, « île où se trouvent les palmiers d'Isis », « le plant des palmiers consacrés à Isis », « l'île des phénix », « l'île des palmiers »

⁽¹⁾ AMÉLINEAU, *La Géographie de l'Égypte à l'Époque copte*, 1893, p. 498.

⁽²⁾ Également sur la carte au 1 : 50.000, feuille 145.

⁽³⁾ BOINET, *Dictionnaire géographique de l'Égypte*, 1899, p. 512.

⁽⁴⁾ Édition de 1913, planche entre les pages 234 et 235 (voir la carte reproduite plus haut. Nous devons cette reproduction, comme celles des pp. 14 et 35, à l'amitié de M. Basile Psiroukis).

⁽⁵⁾ AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 469-471 ;

GAUTHIER, *BIFAO* 4, p. 86-87 (= XXIX) ; MASSIGNON, *BIFAO* 9, 1914, p. 89-90 et pl. I-II ; LEFORT, dans *Muséon* LII, 1939, p. 393 sq. ; TORP, dans *Mét. Arch. et Histoire*, LXXVI/1, 1964, p. 181-183 et 187.

⁽⁶⁾ GAUTHIER, *BIFAO* 4, 190, p. 87, n. 1 ; *BIFAO* 10, 1912, p. 125-126 ; CRUM, *Epi-phanus* I, p. 121, propose le village de Tiweirât, 20 miles à l'est de Faou, vers Dendéra (Carte du *Survey* 1 : 50.000, feuille 145 : الطويرات, El Teweirat).

ne sont guère satisfaisantes⁽¹⁾. Il ne s'agissait pas d'une île. Crum, en revanche⁽²⁾, comparant l'équivalent arabe, Tafnîs طفنيس, et la forme copte, a proposé comme étymologie l'égyptien *t3 'bt n 's*, « la chapelle d'Isis », ce qui est, de l'avis de Gardiner que nous partageons sans réserve, « surely the best etymology yet proposed »⁽³⁾.

Il y a cependant, bien connue par les textes coptes de Thèbes⁽⁴⁾ et encore présente sur la carte de Haute Egypte, une seconde Tabenèsé, devenue Tafnîs, celle qui se trouve au sud de Gêbelein, à environ 16 km. de la sortie Nord d'Esna⁽⁵⁾.

On connaît, dans les documents démotiques provenant de Gêbelein, et que Griffith a jadis publiés⁽⁶⁾, plusieurs mentions d'une semblable « chapelle d'Isis », *T3 'bt (n) 'Is* = Tabenèsi = Tafnîs ; comme le remarque Crum⁽⁷⁾, une telle désignation n'est pas nécessairement liée à tel point du terroir égyptien ; les « chapelles d'Isis » ont dû, en Egypte, être légion. La chapelle des textes démotiques de Gêbelein se trouvait quelque part dans Pathyris, et ne pouvait donc être la Tafnîs qui se trouve nettement plus au sud.

Or il se trouve, grâce aux textes d'Esna, que nous avons peut-être maintenant des mentions hiéroglyphiques de ce toponyme, encore vivant sous la graphie arabe. Ils nous apprennent en effet l'existence, dans la zone Nord d'Esna, au-delà du secteur où se dressaient les temples de Pi-khnoum⁽⁸⁾ et de Pi-néter, au-delà également de la nécropole divine, appelée *St-3t*, d'un lieu de culte appelé $\nabla \text{I} \text{H} \text{C}$. Plusieurs dieux sont nommés à son propos : Chou-fils de Rê (n° 3 B et 500,7), Knêph (n° 196,2), Neith (n° 216,16, v. 71), Nebtou (241,1 (v. 10)) ; mais c'est essentiellement le lieu où Isis protège Osiris (n°s 23,2 ; 71,10-12 ; 184,25-26 ; 611,9-10 ; également n°s 163,26-27 ; 208,26 (v. 68) 217,20 (v. 7) ; 494,5 ; 525,8-9), et le titre le plus courant qui associe une divinité à ce lieu est celui d'« Isis maîtresse d'Abas »

⁽¹⁾ Rappelées par GAUTHIER, *BIFAO* 10, 1912, p. 126-127 ; cf. AMÉLINEAU, *Géogr.*, p. 470. Le *Guide Isambert*, 2^e éd. 1878, p. 498, parle encore de « l'île de Tabenné ... l'île des Palmiers » ; MICHAUD (dans MICHAUD-POUJOLAT, *Correspondance d'Orient* VI, 1835, p. 287 parle de « l'île de Thabenne ... [qui] a perdu ses hôtes pieux, mais conserve le nom que lui ont donné les légendes ».

⁽²⁾ Dans EVELYN WHITE, *Epiphanius*, II, p. 196, note 163, 8.

⁽³⁾ GARDINER, *AEO* II, p. 15* note.

⁽⁴⁾ CRUM, *Epiphanius*, *ibid.* Peut-être également *Phæbammon* II, 1965, p. 124-125 [cf. graffiti coptes, n°s 87 et 179].

⁽⁵⁾ Carte du *Survey* au 1:50.000, feuille 155.

⁽⁶⁾ *Rylands Pap.* III, p. 335.

⁽⁷⁾ *Op. laud.*

⁽⁸⁾ Actuellement Kôm ed-Deir ; voir sur cette localisation : *Esna*, V, p. 316, note 1, corrigeant une première association inexacte faite par nous dans *MDAIK* XVI, 1958, p. 273-279, et dans *Esna* I, 1959, p. 28-29.

(n^{os} 197,12 ; 476,15 ; 613). Si la forme exacte *t3 'b(t) n 'Ist* n'est pas directement attestée, dans ces textes d'Esna, il est souvent question d'une chapelle 'b dédiée en particulier à Isis. Il y a donc quelque vraisemblance à penser que l'ancêtre du village actuel de Tahnîs a pu être cette chapelle d'Isis dont parlent les textes d'Esna, et où la déesse veillait sur le corps de son époux défunt.

Ainsi la Tahnîs du sud, Tahnîs el-Matā'nah (طفتيس المطاعة) des cartes modernes, est-elle sans doute l'héritière d'une bourgade bien ancienne, nommée d'après la présence d'un petit sanctuaire d'Isis ; peut-être est-il encore enfoui quelque part sous les maisons de terre du village.

Qu'est-il advenu de la Tahnîs du nord, la Tabenèsé de Pakhôme ? Les colonnes ruinées qui marquent, à l'orée Nord-Est du village de Faou Qibli, l'emplacement d'une basilique chrétienne fastueuse ⁽¹⁾, ne recouvrent sans doute pas le site même du premier couvent de moines pakhômiens. Mais à la sortie Sud-Ouest du village se trouvent quelques blocs de grès venant, visiblement, des ruines d'un temple ptolémaïque ou romain. On y voit les restes d'une scène, deux colonnes de textes, un corps de déesse. Sont-ce les vestiges d'un temple d'Isis, d'une « chapelle » qui aurait donné son nom au village que Pakhôme devait rendre célèbre dans l'histoire chrétienne d'Égypte ? Si quelque archéologue parvenait, ne fût-ce qu'un quart d'heure, à échapper aux meutes d'enfants et de curieux qui rendent cette visite infernale, et pouvait examiner les quelques textes conservés sur ces blocs, il pourrait certainement apporter une réponse aisée à la question que nous posons ici. Nous n'avons pas eu cette chance, à notre dernière visite (avril 1967), et avons dû quitter les lieux sans trouver le temps de faire cette utile vérification ⁽²⁾.

XX. — UN NOUVEAU TEMPLE PTOLÉMAÏQUE EN MOYENNE ÉGYPTE : Pr-hf.

En 1955, nous avons vu au Caire, dans le commerce d'antiquités, trois blocs de calcaire provenant, visiblement, des parois d'un temple ; deux d'entre eux se raccordaient, et portaient les restes d'une scène surmontée d'un « ciel » étoilé, et qui se

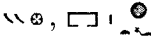
⁽¹⁾ Plan dans *BIFAO* 9, 1911, p. 89, fig. 1. La date de la destruction de la basilique serait, selon Abou Salih celle du Khalife al-Hakim (*ibid.*, p. 90, n. 1).

⁽²⁾ Depuis la rédaction de cet article, des fouilles y ont été entreprises, sous la conduite de M. F. Debono (janvier 1968), par l'Institut Pontifical d'Archéologie Chrétienne.

trouvait placée, dans la hauteur de la paroi, directement en dessous d'un bandeau de frise. Ce bandeau rappelait la construction, dans un temple qui n'est pas nommé, d'une chambre «décorée avec de l'or»; la scène figurait, derrière un dieu perdu, Geb, puis Nout. Le troisième fragment, également limité à sa partie supérieure par un ciel étoilé, appartenait à la paroi du fond d'une chapelle; de part et d'autre d'une ligne verticale, Ptolémée I^{er} ⁽¹⁾, coiffé à gauche de la couronne rouge, et à droite de la couronne blanche, offre Ma'at à diverses divinités. Celle de la scène qui était à gauche représentait un «Horus le bien aimé,  fils d'Isis et fils d'Osiris».

Depuis que nous avons repéré ces fragments, nous avons pu constater que quelques morceaux de calcaire, appartenant vraisemblablement au même ensemble, se trouvaient dans des collections ou des musées d'Europe. Ainsi, un fragment portant une tête de déesse se trouve en Suisse ⁽²⁾, un autre bloc à Leyde ⁽³⁾.

Un toponyme figurant sur l'un des blocs (et sur le bloc vu en Suisse) mentionne une cité de , qui désigne probablement le temple d'où ces fragments ont été arrachés.

Sous cette forme, le nom n'est pas connu. A l'époque, en signalant l'existence de ce «nouveau temple» ⁽⁴⁾, nous avons proposé de rapprocher ce toponyme de celui que nous fait connaître le Papyrus Wilbour ⁽⁵⁾, et qui se présente sous les formes , , . Si l'on tient compte des quelques incertitudes que comporte la localisation des places mentionnées par ce papyrus, cette ville se trouvait à quelque distance au nord d'Oxyrhynchos. L'origine des blocs vus au Caire nous avait d'autre part été indiquée comme étant «Behnasa»; cela semble donc concorder en gros.

Comme apparemment les fragments que nous avons vus ne sont pas les seuls, il est plus sage d'attendre que notre information soit plus large pour tenter de situer ce temple avec plus d'exactitude et mieux connaître ses dieux.

⁽¹⁾ Ces bas-reliefs, comme ceux que Th. Smolenski trouva jadis à Charounah, et qui sont actuellement au Musée de Budapest, sont à ajouter au dossier des œuvres du début des temps ptolémaïques que B. V. BOTHMER a commencé à réunir (*Ptolemaic Reliefs II, Temple Decoration of Ptolemy I Soter*, *BMFA* 50, 1952, p. 49-56).

⁽²⁾ Photographie aimablement communiquée par notre collègue M. Henri Wild. Le bloc mesure 34 cm. 5 sur 43 cm. 5. Il se trouvait il y a quelques années dans la collec-

tion Koller-Truniger à Lucerne (K 441) G. Voir *Auction Sale XVI*, June 30, 1956, Classical Antiquities, *Monnaies et médailles* S.A., Basle, p. 50-51, n° 190 [= pl. 43, n° 190]; l'origine est donnée comme étant Hérakléopolis.

⁽³⁾ Voir DERCHAIN, *CdE* 74, 1962, p. 266, n. 1, où la provenance est donnée comme étant Oxyrhynchos. Ce bloc porte, selon Derchain, mention du dieu nubien Dedoun.

⁽⁴⁾ Dans *BSFE* n° 24, nov. 1957, p. 51 et n. 11.

⁽⁵⁾ A 29, 11; A 37, 9 et B 17, 9.

C'est la forme de ce toponyme, et la présence dans son orthographe du signe de la boucle de cheveux que nous voudrions expliquer.

Il est connu que le signe  prend, en hiératique de basse époque, une forme qui incite les paléographes à la transcrire $\mathfrak{X}$ ⁽¹⁾. On comprendra les éléments de ce petit problème en examinant les formes que Möller a groupées, dans sa *Paläographie*, vol. III, sous le n° 52 ; en particulier, l'exemple du Papyrus de Berlin (Isis et Nephthys) a une forme qui pourrait suggérer une lecture $\mathfrak{X}$. Si était retenue l'identité de notre nouveau toponyme et de celui attesté trois fois dans le papyrus Wilbour, il y aurait une possibilité que ce signe $\mathfrak{X}$ soit dérivé, par l'intermédiaire de l'hiératique, du signe initial .

Pourtant une autre explication plus simple doit sans doute être préférée ; c'est de voir dans $\mathfrak{X}$ un signe ayant la valeur phonétique *hf*.

Peut-être un mot *fh* a-t-il désigné, anciennement, la perruque. Faulkner en relève une mention ⁽²⁾ possible dans les *Coffin Texts* (I, 140) :  $\mathfrak{X}$; ce serait sans doute un mot en liaison avec le verbe *fh*. Malheureusement l'attestation est isolée, et il est difficile de se fonder uniquement sur cet exemple.

En revanche, une valeur *hf* (qui pourrait d'ailleurs n'être qu'une métathèse d'un mot voisin de celui que nous venons d'évoquer) existe. Nous en connaissons un emploi dans une inscription du temple d'Opet ⁽³⁾, dans la graphie     (légende du territoire (*w*) du 2° nome de Basse Egypte) : *s'd hftyw*. La présence de $\mathfrak{X}$ après *hf*, dans le toponyme qui nous intéresse, peut donc être purement phonétique, ou constituer le déterminatif d'un mot *hf* dont le sens reste à trouver.

Si cette valeur vient en effet d'un mot, non encore repéré, qui s'applique à la chevelure ou à la barbe — ou au pelage en général, nous aurions là un toponyme dont la formation rappellerait celle de *Hwt-h's*, nom géographique de l'Onouphite ⁽⁴⁾, ou encore une légende comparable à celle de l'Isis du Coptite ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ FAULKNER, dans *JEA* XXI, 1935, p. 51.

⁽²⁾ A *Concise Dictionary of Middle Egyptian*, p. 98.

⁽³⁾ Ed. DE WIT (*Bibl. Aeg.*), p. 239.

⁽⁴⁾ GAUTHIER, *Dict. N. Géogr.*, IV, p. 121, et LEFEBVRE, *RdE* I, 1933, p. 93 et bibliographie. — La langue arabe offre quelques parallèles intéressants ; pour *h's*, deux mots liés à la chevelure : حَصَّ « cheveux qui tombent » (et mots associés : أَحَصَّ « qui a des

cheveux clairsemés » ; حَاَصَة « chute de cheveux », etc.) ; ou encore خُصْلُ var. خُصْلَة *khoslah*, « mèche ». Pour le mot que nous étudions ici, *hf*, on peut envisager une parenté avec le mot arabe حَفَاف « mèche de cheveux sur un crâne chauve » (ces diverses données d'après GASSELIN, *Dictionnaire français-arabe*).

⁽⁵⁾ PLUTARQUE, *Isis et Osiris*, ch. 14 ; YVOTTE, dans *BIFAO* 55, 1955, p. 137.

Probablement tout cela s'éclairera-t-il bientôt avec la publication de nouveaux fragments de ce temple. Le mieux serait, bien sûr, d'arrêter l'exploitation à sa source, et de localiser l'édifice qui est en cours de démolition. Il est possible que ces divers blocs aient été réemployés dans des édifices ultérieurs ; d'où qu'ils proviennent, la position du temple d'où ils ont été extraits ne saurait être très éloignée de leur point d'exploitation.

XXI. — LA PREMIÈRE IDENTIFICATION DU SITE DE MEMPHIS.

On accorde en général au Sieur de Villamont le mérite d'avoir été le premier à localiser exactement l'ancienne Memphis au voisinage de Saqqara⁽¹⁾, à l'opposé de nombre de voyageurs qui identifiaient l'ancienne capitale au Caire moderne. Il parle de « Zaccara, où les corps de plusieurs milliers d'hommes de la cité de Memphis ont été mis », et repère, dans la plaine avoisinante, « des vestiges somptueux », « où il y a encore forme de ville »⁽²⁾.

Villamont se trouvait au Caire en mars 1590⁽³⁾. Il semble maintenant qu'il faille accorder le mérite de cette identification à un autre voyageur, un peu plus ancien, François de Pavie, qui voyagea en 1585⁽⁴⁾ :

Prez de ces sépultures, *nous dit-il*, se voyent les vestiges d'une très grande ville, qui me fait presumer, veu la Mônstre des ruynes, et la grande quantité de ces cemeties, auoir esté en ce lieu la renommée cité de Memphis, où estoit l'oracle auquel les paysens adjoustoient tant de foy, et non en l'endroit où le Cayre est maintenant assis, mesmes qu'ils si voyent des statues representant qui hômes qui fêmes d'une merueilleuse grandeur, lesquelles qu'and j'y fus se voyoient à peine, estant encore la terre en partie couverte de l'inondation du Nil, neantmoins j'en mesuris entre autres l'une où il me fallut aller d'assez loing à nage, qui auoit dix grâds pas de longueur, l'eau m'empeschant de bien discerner sa façon d'habit⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ D'après J.-M. CARRÉ, *Voyageurs et écrivains français*, I, p. 10.

⁽²⁾ VILLAMONT, *Les voyages du Sieur de Villamont*, divisé en trois livres, Paris 1595 (= 1^{re} édition). Les diverses bibliographies citent jusqu'à dix-sept éditions ultérieures, parues à Paris, Arras, Lyon, Rouen et Liège.

⁽³⁾ Voir CLÉMENT, *Les Français d'Égypte aux*

XVII^e et XVIII^e siècles, 1960, p. 8. Arrivé à Damiette le 11 octobre 1589, [livre 3, fol. 257 v°] il repartira à Alexandrie le 22 mars 1590 [*ibid.*, fol. 285].

⁽⁴⁾ Manuscrit inédit de la Bibliothèque Nationale, N.A.F. 6.277.

⁽⁵⁾ Folio 127-128.

Les deux statues pourraient être celles de Ramsès, à Mit Rahinéh, que Villamont a lui aussi remarquées ⁽¹⁾.

Par la suite, il semble bien qu'on ait oublié cette identification — ou plutôt qu'on l'ait ignorée : Savary de Brèves évoquera le «Caire, jadis appelé Memphis» ⁽²⁾ et César Lambert, par exemple, parle encore du «vieil Caire» qui serait l'ancienne Memphis ⁽³⁾.

XXII. — MEHELLAT CHAIS CHEZ LÉON L'AFRICAIN ⁽⁴⁾.

Enumérant les villes situées le long de la branche de Rosette, Léon l'Africain cite «*Derotte, ville*» ⁽⁵⁾, qui se trouve exactement en face de Sindiyun, puis parle d'une cité appelée *Mechellat Chais* :

«C'est une ville moderne construite à l'époque des Mahométans sur la rive africaine du Nil, sur une haute colline. Tous les terrains de culture sont élevés, si bien que les propriétés consistent en vignes, car le Nil ne peut les atteindre lors de sa crue. Cette ville fournit le Caire en raisins frais pendant la moitié de la saison. C'est une localité médiocrement policée. Ses habitants sont presque tous mariniers parce qu'ils n'ont que peu de terres à cultiver» ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ VILLAMONT, *op. cit.*, fol. 270, recto : «*En chemin nous veismes sur le sable deux grands Collosses, que nous laissames pour suivre nostre chemin iusques à Zaccara, qui est un village . . .*» — De même CARLIER DE PINON, p. 183.

⁽²⁾ SAVARY DE BRÈVES, *Relation des voyages de Monsieur de Breves . . .*, Paris 1628, p. 261 (voyage en septembre-novembre 1605).

⁽³⁾ *La relation de ce qu'il a vu de plus remarquable au Caire, Alexandrie et autres villes d'Egypte es années 1627, 1628, 1629 et 1631* [publ. 1651], p. 26, note, mais il faut noter que p. 36, il parle de «Memphis proche de Zaccara», ce qui est exact. — Voir aussi CARLIER DE PINON, p. 173.

⁽⁴⁾ Voir la section XIII des ces «*Villes et Légendes d'Egypte*» dans BIFAO 65, 1967, p. 160-163 : «*Thebe*» chez Léon l'Africain.

⁽⁵⁾ Voir LÉON L'AFRICAIN, éd. Ch. Schefer, Paris 1898, t. III, p. 349 et 350, n. 1 : «*Dérout est le nom donné aux localités situées à la prise d'eau d'un canal*». C'est ce qu'explique CHAMPOLLION, *L'Egypte sous les Pharaons*, II, p. 20 sq. et 145, le mot copte *reptw* signifiant «dérivation» «parce que [ces villes] se trouvent tou[tes] placées sur les bords du fleuve, à l'endroit où il se divise en plusieurs ramifications, ou à la dérivation d'un simple canal» (Cf. MASPERO-WIET, *Matériaux*, p. 87).

⁽⁶⁾ Edit. EPAULARD, II, 1956, p. 502. — C'est sans doute en copiant Léon l'Africain que DAPPER, *Description de l'Afrique*, 1686, p. 54, signale «*Mechellat Cays* bâtie sur un côtau élevé». La «Table des Auteurs dont on s'est servi dans la composition de cet Ouvrage», p. *2, cite en effet cet auteur.

Les commentateurs signalent que ce nom de ville figure sur un cadastre de 1375, mais qu'ils n'ont pu le retrouver sur les cartes plus récentes ⁽¹⁾.

On le retrouve, à 8 km. environ à l'ouest de la branche actuelle de Rosette, à hauteur de Maḥallet Sa, plus proche du Nil ⁽²⁾. Il a maintenant la forme Maḥallet Qeis : محلة قيس. L'*Atlas* de la Description de l'Égypte le mentionne, feuille 36, à seulement 3 km., 500 du Nil.

XXIII. — MESIA DANS L'ITINÉRAIRE ÉTHIOPIEN DE ZORZI (= MENCHIYAH).

Dans l'un des *Itinéraires Ethiopiens* publiés par Crawford pour le compte de la Hakluyt Society ⁽³⁾, et qui est dû à Zorzi, se trouvent citées plusieurs villes d'Égypte dont l'identification est utile à la compréhension des itinéraires anciens.

Ainsi, après *Asene* (= Jovis Civitas Magna), est mentionnée *Mesia*, comme étant une halte de voyageurs. L'éditeur propose de rapprocher ce nom de celui de Mazalwa, « near Sohag, near which were the famous White and Red Monasteries, a likely halt for the Ethiopian travellers ».

Il s'agit plus probablement de Menchiyah ⁽⁴⁾, ville bien connue de Haute Égypte, située un peu au sud de Sohag, sur la rive gauche du Nil ⁽⁵⁾. Son nom ancien était Psoï, ou Psaï, et les Grecs l'ont appelée Ptolémaïs Hermiou. Elle reçut, chez les auteurs arabes, l'épithète « el-neidéh », du nom, a-t-on supposé, d'une pâte spécialement succulente qu'on y préparait ⁽⁶⁾. En 1959, le Service des Antiquités y a conduit quelques fouilles ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ SCHEFER, dans son édition de 1898 (p. 350, n. 2) ne propose pas d'identification.

⁽²⁾ Carte du *Survey*, 1 : 50.000, feuille 51, carré 6-4.

⁽³⁾ CRAWFORD, *Ethiopian Itineraries*, p. 62.

⁽⁴⁾ Cf. LÉON L'AFRICAIN (éd. Schefer, vol. III, p. 400-401) : *Munsia*; même orthographe chez DAPPER, *Description de l'Afrique*, 1686, p. 79 (*Munsia* ou *Munza*); *Minseié* dans VANSLEB, et *Messchie* chez NORDEN (cités par

MASPERO et WIET, *Matériaux*, p. 1-2). Même orthographe dans la carte de Phi. de la Ruë; *Mensié* sur celle de SICARD.

⁽⁵⁾ Carte du *Survey* 1 : 50.000, feuille n° 137 [El Minsha]. El Mazalwa (المزالوة) est sur la feuille n° 136, à 2 km., 500 à l'O-S-O de Sohag.

⁽⁶⁾ S. de SACY, *Abd-allatif*, 1810, p. 311 et note (1), p. 316.

⁽⁷⁾ ASAE 57, 1962, p. 131-136.

XXIV. — BENI 'ADY : L'ARRIVÉE DES CARAVANES DU SOUDAN.

Dans la « Relation » où il nous décrit son voyage en Ethiopie, le médecin Charles Poncet ⁽¹⁾ nous explique pourquoi il dut attendre fort longtemps, pendant l'été 1898, la constitution de la caravane qui allait l'accompagner vers le Sennaar à travers le désert occidental. Il passa ces pénibles mois d'été, entre juin et octobre, dans la région de Manfalout et Assiout. C'est à cette occasion qu'il mentionne le nom d'un village qui, dans les diverses éditions que nous avons pu consulter de son voyage, ne semble pas avoir jusqu'ici été identifié. On lit en effet, dans l'édition française :

Le rendez-vous des caravanes de Sennaar et d'Ethiopie est à *Ibnali*, demi-lieue au-dessus de Manfalout. Nous campâmes dans ce village pour attendre que toute la caravane se fût assemblée ⁽²⁾.

Le texte d'une traduction anglaise porte, au passage correspondant, le texte suivant :

The rendez-vous of the caravans of Sennar and Aethiopia is at *Ibnah*, half a league above Manfelou ⁽³⁾.

Et le commentateur ajoute, dans une note : *Ibnali* ; the place has not been traced.

Il est évident que les deux formes dérivent l'une de l'autre, à la suite d'une mauvaise lecture : *li* et *h*, spécialement dans un texte manuscrit, peuvent passer très aisément les uns pour l'autre. Si l'on admet donc que la forme *Ibnali* est la plus ancienne, reste à identifier ce site, « rendez-vous des caravanes ».

Si l'on consulte la carte de l'Atlas de la *Description de l'Egypte* (feuille n° 12), on voit très bien le tracé d'une piste qui arrive du désert de l'Ouest ; il atteint la vallée du Nil au nord d'Assiout. Cette « route des caravanes du Darfour et du Dongola dans la Haute Egypte » débouche près d'El Hadiéh ⁽⁴⁾ الهدیه, à hauteur de Manqabad ⁽⁴⁾. Au-dessus de ce point se trouve Beni Khallâie, بني خلاي. Si ce nom était le prototype de celui

⁽¹⁾ Sur Poncet, voir les sources indiquées dans *BIFAO* 65, 1967, p. 157-158.

⁽²⁾ Relation abrégée du Voyage que M. Charles Poncet, médecin français, fit en Ethiopie, dans les années 1698, 1699 et 1700 ; texte publié dans les *Lettres Edifiantes*

et *Curieuses*, éd. de 1780, t. III, p. 260 ; édition Aimé-Martin, de 1875 : p. 595.

⁽³⁾ Sir William FOSTER, *The Red Sea and adjacent countries at the close of the seventeenth Century*, 1949, p. 93.

⁽⁴⁾ *Survey* 1 : 15.000, feuille 129 : الهدايا.

d'où Poncet a tiré la forme Ibn (= Béni) Ali, il faudrait s'attendre à en retrouver des mentions chez les autres auteurs qui ont parlé de ces caravanes. Ce n'est pas le cas.

Il est de fait que le point d'aboutissement de ces caravanes a varié selon les époques. Sous les Mamlouks, elles arrivaient à Girgéh, plutôt qu'à Siout ⁽¹⁾. Au commencement du XVIII^e siècle, la carte qui accompagne la *Description de l'Égypte* de Benoît de Maillet (Le Mascrier), marque un point entre Siout et Manfalout, voisin du départ du « Canal de Joseph » : la caravane « se rend enfin à Manfelout, ville de la Haute-Égypte, où les droits du Prince se payent en esclaves noirs, et où la caravane rejoint le Nil pour la première fois depuis son départ de Gary » ⁽²⁾.

C'est en effet là le point habituel d'arrivée de ces pistes venant du sud, à travers les Oasis. C'est sans doute cette raison qui a fait que les tribus Guhayna qui s'établirent en Égypte déjà au XV^e siècle, si l'on en croit Maqrizi, se fixèrent dans la zone allant de Manfalout à Assiout ; c'est le point même où elles avaient atteint la vallée ⁽³⁾.

A la fin du XVIII^e siècle, « la caravane (du Darfour) près d'arriver à Siouth devoit s'arrêter à une demi-lieue de la ville, et là elle étoit autorisée à vendre ses esclaves, ses chameaux, et ses marchandises, afin de pouvoir ramasser l'argent dont elle avoit besoin pour payer les droits ; elle ne pouvoit pas descendre plus bas que Siouth avant qu'ils ne fussent tous acquittés » ⁽⁴⁾.

Selon quelques auteurs, il y eut deux points d'arrivée, assez voisins, l'un à Assiout même, directement au nord de la ville (aboutissement de la piste de Khargéh) ; l'autre plus au nord de quelques kilomètres, au village de Béni 'Ady ⁽⁵⁾ ou encore vers Manfalout ⁽⁶⁾. Mais ces divergences tiennent sans doute simplement au fait que le point de campement ne fut jamais absolument fixe, même si pendant de longues périodes

⁽¹⁾ DÉHÉRAIN, *Le Soudan Égyptien sous Méhémet Ali*, Paris 1898, p. 19, n. 2.

⁽²⁾ B. DE MAILLET, *Description de l'Égypte* (= Le Mascrier), Paris 1735, t. II, p. 216*.

⁽³⁾ MAC MICHAEL, *The Tribes of Northern and Central Kordofan*, Cambridge 1912, p. 180-181.

⁽⁴⁾ LAPANOUSE, dans *Mémoires sur l'Égypte*, t. IV, Paris, an XI [1802], p. 87.

⁽⁵⁾ *Murray's Handbook, Egypt*, London 1900, carte entre les p. 765 et 768 ; cf. p. 711 « Beni Adî, a village at the edge of the Libyan desert, was the head-quarter of the Nizâm, or

disciplined troops of Mohamed Ali, previous to their march for the Morea. It is a point of departure for the Oasis of Dakhla ».

⁽⁶⁾ BENOÎT DE MAILLET, *Description de l'Égypte*, éd. 1735, II, p. 216*. *L'Univers, Histoire et Description de tous les peuples, Égypte*, 3^e partie : Égypte Moderne, par MM. P. et H. (l'ensemble du livre porte le nom de J. Marcel) Paris 1877, p. 193, répète le même texte, qui remonte à une rédaction de Wilkinson. Mais la carte à la fin du volume marque l'arrivée de cette piste, allant du Nil à Balat dans l'Oasis de Dakhleh, à Manfalout.

il put se maintenir à un même endroit. Ainsi Shaw mentionne-t-il, comme point d'arrivée, Assiout puis Béni Adin et Manfalout ⁽¹⁾ comme étapes sur la route du nord. Plus anciennement, Vansleb parle de « Negghe », où se repose ordinairement la caravane qui vient du pays de Dungala, avant que d'aller au Caire ⁽²⁾.

Lucas, lui, s'en tient à Manfalout, où arrivent, dit-il, trois caravanes (d'esclaves) par an, venant de Bornéo et de Zanfaras, pour être vendus et distribués dans toute la Turquie et jusque dans la Perse ⁽³⁾.

Ebers, plus tard, parlera de « Roumêla, la station où campent les caravanes au nord de la colline des tombeaux (d'Assiout) » ⁽⁴⁾.

Cette variation périodique, et cet étalement sur une certaine zone sont parfaitement compréhensibles pour une caravane qui avait besoin de beaucoup de place pour camper, et parquer ses hommes et ses troupeaux de chameaux.

C'est pourtant le nom du village de Béni 'Adi, ou Béni 'Adin, qui revient le plus régulièrement sous la plume des auteurs.

Denon l'évoque comme « un riche village d'une demi-lieue de long, avantageusement situé pour le commerce des caravanes du Darfour » ⁽⁵⁾.

De même la *Description de l'Égypte* ⁽⁶⁾ précise que « la caravane du Darfour arrive ordinairement à Beni-A'dy, à deux ou trois lieues au nord de Syout ». Dans ce village eut lieu, au cours de l'expédition française, une bataille violente entre la colonne de Desaix et les Mamlouks ⁽⁷⁾; le combat se termina par un pillage complet ⁽⁸⁾.

⁽¹⁾ ST. SHAW, *Ottoman Egypt*, p. 134-135 : « so it could sell as many as possible of its camels and goods before reaching Cairo ».

⁽²⁾ VANSLEB, *Relation*, p. 362. Voir BIFAO 65, 1967, pl. XXIII, entre les p. 158 et 159, et p. 159 : le *Negghe* de Vansleb pourrait correspondre à *Negu Beni Hussein*, ou à *Naga Labu* de la carte du *Survey* au 1 : 50.000, feuille n° 127.

⁽³⁾ Troisième voyage : *Voyage du Sieur Paul Lucas fait en M. DCCXIV, & c. par ordre de Louis XIV*, livre 5 = édit. Rouen-Paris 1724, t. II, p. 335.

⁽⁴⁾ EBERS, *L'Égypte*, éd. française, II, p. 206.

⁽⁵⁾ DENON, *Voyage*, 4^e édition, Paris an XI (1804), t. I, p. 283-285.

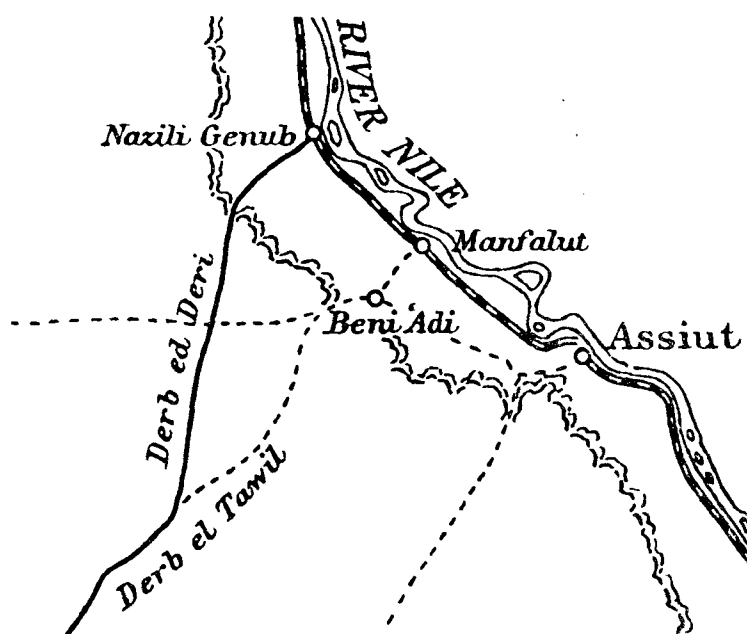
⁽⁶⁾ *Description de l'Égypte*, 1^{re} éd., *Antiquités*

II, *Descriptions*, p. 2 (Syout)-3 ; 2^e éd., t. XVII, p. 283. Sur la carte de l'Atlas (feuille 12), le pointillé de la piste arrive un peu au-dessous (au sud) de Bény-A'dyn.

⁽⁷⁾ DENON, *Voyage*, 4^e éd., Paris an XI (1804) t. I, p. 283-285 ; également, p. 234 ; *Description de l'Égypte*, 1^{re} édit., *Antiquités* II, *Description* ; p. 2-3. Un premier passage de l'armée, le 24 décembre 1798, se fit pacifiquement. C'est au retour qu'eut lieu un violent accrochage, en avril 1799 : C. de la JONQUIÈRE, *L'Expédition d'Égypte*, t. III, sans date, p. 510-511 et 643-644.

⁽⁸⁾ BERQUE, *L'Égypte, impérialisme et révolution*, 1967, p. 47 et 204, évoque à travers les citations d'Ali Pacha Moubâarak ce village célèbre par ses juristes.

Ces différents textes en gros convergents dans leurs affirmations, nous mènent à penser que le mystérieux *Ibnali* de Poncet n'est qu'une déformation de *Béni* (= Ibn) *Adi*; quiconque a pratiqué des écritures manuscrites du XVIII^e siècle sait combien il est facile de confondre un *d* et un *l*, pourvus tous deux de la même boucle supérieure. Le manuscrit de la Relation dut comporter un mot écrit *Ibn-adi*; ce toponyme à travers ses versions successives imprimées est devenu *Ibnali*, puis *Ibnah*.



Les pistes de la région d'Assiut (d'après J. HARDING KING,
Mysteries of the Libyan Desert).

C'est sous Méhémet Ali que ce commerce, jusque là florissant, commença à décliner sérieusement :

« Les caravanes de la Nubie, du Sennaar, de Dongola, de Darfour et de plusieurs autres contrées de l'intérieur de l'Afrique ⁽¹⁾ arrivaient à Bénéadi, ou Béni-adin, gros village situé à deux lieues de là (Manfalout), sur la droite de la Libye; il en résultait un mouvement d'affaires de commerce dont Manfelout profitoit à cause de son voisinage et par sa position

⁽¹⁾ Sur les différents itinéraires des caravanes, selon leur origine, voir M. CLERGET, *Le Caire*, II, 1934, p. 202-203.

sur le Nil. Maintenant, la maladroite cupidité de Méhémet Ali a tari cette source de richesse, il a frappé d'un droit considérable tous les objets apportés par les caravanes même ceux qui ne passaient qu'en transit. Dès lors, les Arabes du désert ont pris d'autres directions, et n'apportent plus que les choses destinées à la consommation locale » ⁽¹⁾.

A la fin du siècle dernier, à Assiout (Siout), nous disait Déhérain, «les hommes faits se rappellent encore avoir vu, dans leur enfance, animés et pleins de mouvement, les okels, ces entrepôts de marchandises devenus aujourd'hui déserts et silencieux. Ils ont également souvenir du campement des caravanes, de cette ville temporaire qui s'élevait derrière Siout, dans le désert, à la limite des plantations de palmiers» ⁽²⁾.

Ce serait là, certes, le sujet d'une passionnante et pittoresque monographie à écrire : *Siout au temps des caravanes*; les troupes d'esclaves et d'eunuques ⁽³⁾, les chargements d'ivoire, de gomme, de plumes d'autruche ⁽⁴⁾, donnaient pour un

⁽¹⁾ M. GISQUET, *L'Égypte, les Turcs et les Arabes*, II (sans date; le voyage eut lieu en 1844), p. 211-212. Peu de temps plus tard, Bayle ST. JOHN expliquait comment s'était développé l'usage de cette piste d'Assiout : «formerly, a much more expeditions route across the desert was open, namely from Dongola, which province exported a considerable quantity of dhourra. But the Darfur government, fearing the encroaching disposition of Egypt, has, within the present century, closed this route, forbidding anyone to use it on pain of death, and compelling commerce to adopt exclusively the tedious and dangerous route from Siout». (*Village life in Egypt, with Sketches of the Said*, vol. II, London 1852, p. 133-134).

⁽²⁾ DÉHÉRAIN, *Le Soudan Égyptien sous Méhémet Ali*, Paris 1898, p. 20.

⁽³⁾ La ville d'Aboutig fut étrangement célèbre pour l'habileté de ses «docteurs» à opérer les jeunes esclaves noirs de 8 à 10 ans (SHAW, *Ottoman Egypt*, p. 135; voir aussi 'Ali Pacha MOUBÂRAK, VIII, 19 et E. DE SALLE, *Pérégrinations en Orient*, II, 1840, p. 43). — En fait, il semble que c'est plus exactement le

village d'El Zawieh (ou Zawyet el-Deir [cf. Ahmed bey KAMAL, *ASAE* III, 1902, p. 37, § III]) qui fut le centre de cette étrange industrie, pratiquée, semble-t-il, au moins pour un temps, par des moines coptes : BURCKHARDT, *Voyages en Nubie*, 1819, cité par BELZONI, *Voyages en Égypte et en Nubie*, Paris 1821, II p. 309-310; J. A. ST. JOHN, *Egypt and Mohammed Ali*, II, 1834, p. 156-157; CADALVÈNE et BREUVERY, *L'Égypte et la Turquie* I, 1836, p. 281-282; M. GISQUET, *L'Égypte, les Turcs et les Arabes*, II, s. d. [le voyage date de 1844] p. 38-39 et 218.

⁽⁴⁾ Le mémoire de LAPANOUSE, déjà cité (*Mémoires sur l'Égypte*, tome IV, Paris, an XI (1802), p. 96-116 et planche entre p. 124-125), donne la liste suivante des richesses amenées par ces caravanes dans les dernières années du XVIII^e siècle : esclaves, chameaux et dromadaires, gomme arabique, dents d'éléphants, plumes d'autruches, dents d'hippopotames, tamarin, graine de schisme, séné, poudre d'or, cravaches de cuir, outres en peau, graines d'*abar*us, oiseaux et perruches, civettes. Environ un siècle plus tôt, la *Description de l'Égypte* de Benoît DE MAILLET [publiée

temps à cette paisible ville égyptienne une allure exotique et barbare. À travers la chronique arabe, dans le récit des voyageurs, en étudiant les cartes anciennes, en se promenant, encore aujourd'hui, à travers Assiout et en repérant les vieux



caravansérails construits à l'époque florissante ⁽¹⁾, on pourrait assez facilement, et avec beaucoup de plaisir, restituer ce passé récent de la grande cité, avant que la rapide extension des nouveaux quartiers n'ait à tout jamais supprimé les vestiges d'une période qui fut riche d'exotisme et de couleurs ⁽²⁾.

en 1735, tome II, p. 197*-198*] parle de cette caravane qui « de divers endroits de l'Afrique apporte ici de la poudre d'or, des dents d'éléphants, de l'ébène, du musc, de la civette, de l'ambre-gris, des plumes d'autruches, diverses gommés, et une infinité d'autres marchandises de prix. Mais son commerce le plus considérable consiste en deux ou trois mille Noirs, qu'elle amène vendre en Egypte ».

⁽¹⁾ W.J. HARDING KING, *Mysteries of the Libyan Desert*, London 1925, p. 133. [Figure reproduite ici-même].

⁽²⁾ Voir *La Nature*, 28 Mars 1896, p. 259-262 ; DUNNING, *To-day on the Nile*, N.Y. 1905, p. 52 ; et sur les caravanes aux périodes plus anciennes : LAPANOUSE, dans *Mémoires sur l'Egypte*, t. IV, Paris an XI, 1802, p. 77-124 ; CUNY, dans *Bull. de la Soc. de Géogr.*, 4^e série, t. 8, n° 44-45, 1854, p. 81-120.



Fragment de relief en calcaire de *Pr-hf*.



Fragment de relief en calcaire de *Pr-hf*.